LA FRAUDE ETAIT EVIDENTE...

Cher Georges Mathesis

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt dans le dernier «petit x» le Musée consacré à Michel Chasles. Le nom de cet illustre académicien est connu de tous nos élèves dès le premier cycle, mais il l'a été de ses contemporains surtout pour être celui de la victime d'une escroquerie savoureuse. Je ne résiste pas au plaisir de vous envoyer l'histoire telle qu'elle est narrée dans le 1er supplément du «Grand Dictionnaire Universel du XIXème siècle» de Pierre Larousse et ainsi de vous faire apprécier l'esprit régnant sur cette grande œuvre d'érudition sans égale de nos jours.

César OPIDUM

VRAIN-LUCAS, mystificateur littéraire, né à Lannery, près de Châteaudun, en 1818. Fils d'un journalier, il reçut une instruction élémentaire à l'école de son village. Vers l'âge de seize ans, son père l'envoya à Châteaudun, où il fut successivement clerc d'avoué, commis au greffe du tribunal et employé à la conservation des hypothèques. Pendant ses heures de liberté, il se rendait à la bibliothèque de cette ville, où il se livrait avec ardeur à la lecture. Chose curieuse, le dernier ouvrage qu'il y lut fut, dit-on, une défense du célèbre bibliophile Libri, qui fut condamné, en 1850, à dix ans de reclusion pour vol de livres précieux. Vers 1852, Vrain-Lucas se rendit à Paris. Après avoir inutilement postulé un emploi à la Bibliothèque nationale, il entra dans le cabinet Letellier-Courtois, qui contenait une partie des archives de d'Hozier. Ceux qui éprouvaient le besoin d'avoir une généalogie s'adressaient à ce cabinet, qui satisfaisait à toutes les exigences de la vanité en fabricant les généalogies les plus fantasques. Selon toute vraisemblance, ce fut là que le fils du journalier prit l'habitude de fabriquer des pièces. On le vit, dès cette époque, devenir un habitué assidu des bibliothèques. A force de travail, de persévérance et grâce à un goût naturel pour les recherches historiques, il acquit une habileté extraordinaire à contrefaire les pièces et les écritures. A diverses reprises, il fut soupçonné de mutilations opérées sur de vieux livres, et, d'après une note de police, il fut pour ce motif expulsé de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

En 1861, Vrain-Lucas alla trouver M. Chasles, membre de l'Académie des sciences, dont il avait appris le goût effréné pour les autographes et les livres curieux. Il se présenta à lui comme un paléographe et lui raconta une fable plus ou moins ingénieuse qui piqua au vif la curiosité du trop crédule savant. Il lui dit qu'il était le mandataire d'un descendant d'une famille d'émigrés qui possédait une incomparable collection d'autographes. Cette collection, formée au XVIII^e siècle, avait été emportée en Amérique par son propriétaire, qui fuyait la tourmente révolutionnaire; puis, au retour, le navire avait fait naufrage et bon nombre de pièces avaient été maculées par l'eau de la mer. Le possesseur actuel de ces trésors littéraires voulait ne point être connu; il consentait, bien qu'avec une peine extrême, à s'en défaire peu à peu; c'était une occasion unique, admirable. Au lieu d'exciter la défiance de M. Chasles, le mystère dont s'entourait le prétendu possesseur des

manuscrits ne fit que donner au savant un désir plus grand de s'en rendre l'acquéreur. Il engagea Vrain-Lucas à lui apporter quelques pièces. Celui-ci lui vendit d'abord des lettres de Molière et de Rabelais, puis il lui apporta de prétendus documents originaux émanant de personnages illustres appartenant à toutes les époques de l'histoire. Ce fut ainsi que M. Chasles acheta à grand prix des pièces attribuées à des personnages de l'antiquité: des lettres de Pythagore à Eschyle et à Sapho, d'Alexandre à Aristote, d'Archimède à Néron, de Lazare à l'apôtre Pierre, de Marie-Madeleine à son «très-ami frère» Pierre; de Cléopâtre à Jules César, lui disant qu'elle compte amener elle-même leur fils à Marseille, où l'on enseigne de si belles choses, et elle demande au général s'il doit rester encore longtemps dans les Gaules; un laisser-passer, signé Vercingétorix, et ainsi conçu: «J'octroie le ratour de Trogus Pompeius auprès de l'empereur Jules César, son sien maître, et ordonne à qui ces lettres veront de le laisser passer librement et l'aider au besoin.» Ce qu'il y a de piquant, c'est que les lettres de Pythagore, comme celles de Marie-Madeleine, de Vercingétorix, etc., étaient écrites en vieux français. La supercherie était éclatante; elle sautait aux yeux. M. Chasles, avec une étonnante candeur, n'eut pas l'ombre d'un doute; il donna à Vrain-Lucas 140.000 francs en échange de 27.000 pièces faussées et ne cessa de le harceler pendant sept années pour qu'il lui en fournit de nouvelles. Toujours infatigable, le mystificateur fabriquait des lettres de Charlemagne, d'Abailard, de Raphaël, de Rienzi, de François I^{er}, de Henri IV, de Galilée, de Newton, de Pascal, etc. Ces prétendues lettres de Pascal donnèrent lieu, dans le monde savant, à d'ardentes polémiques. A l'occasion du second centenaire de la fondation de l'Académie, M. Chasles eut l'idée de faire une gracieuseté à l'illustre compagnie: il lui offrit, à titre de présent, deux lettres de Rotrou et deux lettres de Pascal, d'après lesquelles ce savant aurait découvert avant Newton la loi de l'attraction universelle. Ces lettres furent publiées par les journaux. Aussitôt quelques érudits, notamment M^m. Faugère et Littré, en France, et M. Grand, en Ecosse, protestèrent contre la véracité des lettres de Pascal. M. Chasles défendit pied à pied l'authenticité des documents qu'il avait produits. Aux objections qu'on lui opposait, il répondait par de nouveaux documents que lui apportait Vrain-Lucas. Il produisit des lettres de Galilée. Des savants italiens inter-

vinrent alors dans le débat et crièrent à l'imposture. C'est ainsi que, dans une lettre prétendue, Galilée écrivait: «Ma vue s'en va,» alors que, depuis plusieurs années, l'illustre astronome était aveugle; mais, quelques jours après, M. Chasles apportait une nouvelle lettre de Galilée, dans laquelle celui-ci priait un ami de ne pas le trahir et lui disait que sa cécité, sauvegarde contre les persécutions, était simulée. L'Académie, vaincue par une dernière lettre de Galilée à Louis XIII, donna gain de cause à M. Chasles. Son secrétaire perpétuel, chargé du rapport, déclara que les pièces produites par M. Chasles portaient le caractère moral de leur authenticité. Quelques jours après, la vérité éclatait par une issue imprévue: un ingénieur de l'Observatoire mettait sous les yeux de l'Académie seize notes de Pascal et deux fragments de Galilée, tirés d'un ouvrage publié en 1761 par Savarian; ils avaient été copiés dans les lettres produites. La fraude était évidente. Mais aussitôt M. Chasles intervint. Il railla la naïveté de l'auteur de la communication. Les lettres produites, dit-il, n'avaient pas été copiées dans Savarian; c'était, au contraire, ce dernier qui les avait citées. Le savant triomphait. Mais la lumière n'allait pas tarder à se faire. Au milieu de l'année 1869, Vrain-Lucas se trouvait en retard pour la livraison de 3.000 pièces. M. Chasles, craignant que ces précieux documents ne passassent à l'étranger, le fit surveiller. Ce fut ainsi qu'on apprit que le prétendu trésor n'existait pas; que le faussaire, à l'aide de quelques fragments copiés dans des ouvrages, inventait des lettres, en ajoutant quelques phrases au commencement et à la fin. Il avait composé une encre spéciale, avec laquelle il écrivait ses autographes. Il se servait de vieilles feuilles de papier arrachées de livres anciens; lorsque le vieux papier lui manquait, il salissait du papier, le trempait dans l'eau, l'enfumait et le faisait roussir. Vrain-Lucas fit des aveux complets. Traduit, le 16 février 1870, devant le tribunal correctionnel de la Seine, il fut, à la suite de longs débats, condamné pour escroquerie à deux années d'emprisonnement. Depuis cette époque, Vrain-Lucas a subi deux nouvelles condamnations pour délit d'escroquerie, la première fois en février 1873, la seconde en septembre 1876.

Reproduit de : «Grand Dictionnaire Universel du XIXème siècle».
1er supplément, 1876. Coll. part. C.O.